

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Première lettre / Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 199-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Première lettre

(A un ami qui ne sait que faire de son esprit.)

Tu as vingt ans, mon ami, et tu as, dit-on, de la science et beaucoup d'esprit. C'est très beau cela : vingt ans, de la science, de l'esprit. Ces trois beautés n'ont pas l'habitude de se tenir ensemble sous le même toit, ce qui te rend singulièrement admirable. Mais te voilà quand même bien embarrassé : tu ne sais que faire de ton esprit ! Combien tu serais plus heureux si tu n'en avais pas ou si tu en avais moins ! Trop d'esprit vois-tu, ne vaut rien, c'est comme d'avoir trop d'argent : on doit toujours craindre de le perdre. Cela donne des soucis, des craintes, des inquiétudes, des idées noires, des cauchemars effrayants, *des alarmes vaines* : on voit toujours les voleurs à la porte de la maison, prêts à vous assassiner. Dès qu'une fois quelqu'un s'est mis à la tête d'avoir trop d'esprit, c'en est fait pour lui de la paix et de la tranquillité ; le repos et la joie quittent sa demeure.

Il faut craindre, cher ami, un malheur si affreux et rejeter loin de nous des pensées pleines de conséquences terribles. Souvent la peur d'avoir trop d'esprit fait perdre le peu qu'on a. Il faut être en ce point comme en toute chose, raisonnable et prudent, et bien nous convaincre qu'en somme le bon Dieu n'avait aucun motif de nous faire autrement que les autres, et qu'il n'avait pas besoin d'attendre jusqu'à notre arrivée sur la terre pour prouver que l'homme est un être intelligent. Il est vrai d'ailleurs que cette idée ne dure pas : elle donne quelquefois le temps de faire une bêtise, puis elle s'évanouit, laissant à l'esprit qu'on a, le soin

de réparer le dommage causé par l'esprit qu'on n'a pas. Et c'est ainsi que, dans la vie de l'homme sur la terre, la moitié au moins est employée à réparer les écarts causés par l'autre moitié.

Et maintenant je vais essayer de te tirer d'embarras et chercher avec toi le bon emploi que tu pourras faire de tes vingt ans, de ta science et de ton esprit. Les considérations qui précèdent ne nous seront pas, je pense, inutiles, sinon indispensables. En tout cas elles me paraissent prudentes, car je n'ai pas besoin d'insister sur l'énormité de notre folie, si nous nous mettions à discuter gravement sur l'usage que nous ferons d'un trésor que ni l'un ni l'autre de nous ne possède.

Vingt ans ! c'est par excellence l'âge des illusions, des chimères, des idées folles ! Il y a des gens qui sont toute leur vie victimes de l'illusion et qui poursuivent jusqu'à la fin des projets chimériques. On voit au loin briller un point, les yeux sont éblouis : c'est de l'or pur ou du diamant ; on y court, on fait des efforts pour l'atteindre, on le saisit : c'est un morceau de vitre qui reflète les rayons du soleil ! A vingt ans tout le monde en est là, ou à peu près, il faut nous convaincre de cette importante vérité. Nous n'avons pas l'habitude de penser que nous avons des illusions et des chimères. Raison de plus d'y penser maintenant sérieusement : je ne connais pas de meilleur moyen de les faire disparaître et de préparer dans notre esprit une terre propice aux premiers grains de sagesse.

Je te dis donc, cher ami, que nous avons des illusions et que nous caressons dans notre esprit de précieuses chimères. Je crois que nous en avons beaucoup, mais voici une vérité certaine et sur laquelle j'attire ton attention : nous en aurions cent fois plus si nous avions lu cent fois plus de romans, parce que le roman est essentiellement opposé à la réalité, de sorte que, lire un roman, c'est seulement se remplir la tête d'idées fausses, qui ne répondent à aucune réalité, qui n'ont pas été vécues, et qui le plus souvent

n'ont pas même de place dans le domaine du possible. Et je ne crois pas que ce soit le moindre danger que court la jeunesse contemporaine, que cette masse prodigieuse de romans qu'elle a sous la main et qu'elle dévore avec tant d'avidité. Le moment seul où il parut prouve manifestement que c'est une mauvaise chose. Il parut en effet (je parle du roman moderne) au commencement du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire à une heure où une foule de gens, trompés et corrompus par les mœurs du siècle précédent, étaient dégoûtés de la vie, en avaient perdu le sens, s'ennuyaient et réclamaient quelque chose pour passer le temps : *panem et circenses* ! Et le roman est né. Ce fut un pauvre remède à la maladie du siècle passé. « Autant eût valu, dit Ernest Hello, promener dans une plaie béante un crochet de fer que de donner au dix-neuvième siècle le roman pour l'amuser. » Et je te prie de bien le remarquer : il ne s'agit point ici des romans mauvais, il s'agit des bons.

Mon cher ami, pardonne-moi cette petite digression : je n'avais point du tout l'intention de t'exposer mes idées sur le roman. Mais puisque nous sommes au chapitre des illusions et des chimères, il est naturel de penser aux causes qui peuvent les introduire en nous, et alors, enseigne-moi, je te prie, le moyen de ne pas songer tout d'abord aux romans. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que je te connais un faible — rien qu'un faible — pour ce genre néfaste de littérature. Ceci soit dit entre nous, c'est entendu : je n'irai pas chanter sur tous les toits que tu es un grand lecteur de romans. Ce serait d'abord te créer une mauvaise réputation et provoquer des doutes au sujet de la rectitude de ton esprit, ensuite je ne dirais pas la vérité, puisque la vérité est que tu lis peu de romans. Mais ce peu que tu as lu n'a pu te faire de bien, donc il t'a fait du mal, parce que, dit Hello, une chose qui ne fait pas de bien fait généralement beaucoup de mal ; et ce mal, ajouté à la disposition naturelle à notre âge de tomber dans l'illusion et la chimère, il en

résulte que tu as des illusions et des chimères, au moins autant que le commun des mortels. C'est tout ce que j'ai voulu te dire par ce qui précède.

Nous ne connaissons alors qu'un côté de la vie, qui est le beau côté, c'est-à-dire le mauvais côté, celui qui trompe, celui qui désespère, qui change et qui finit. Nous connaissons de la vie tout ce que nous pouvons voir avec nos yeux, c'est à dire avec nos sens. Nous suivons les inclinations de la plus mauvaise partie de notre nature, et nous croyons que ces impulsions de la nature sont les véritables guides qui doivent nous conduire au but de notre destinée. Sans le vouloir, et surtout sans le savoir, nous professons le plus parfait naturalisme qui soit jamais sorti du cerveau d'un philosophe. Ceci t'étonne, mon ami, et te scandalise, mais réfléchis donc un peu, et pour bien me convaincre de mes torts, expose-moi, seulement en gros tout le surnaturalisme qui entre actuellement dans ta vie quotidienne.

Tu as lu Paul et Virginie et tu as bien voulu, un jour, me soumettre les impressions délicieuses que ce roman a déposées dans ton cœur ; tu m'as naïvement avoué n'avoir jamais rien lu d'aussi beau, d'aussi touchant, d'aussi religieux, tu voulais presque dire d'aussi divin. Or, je ne crois pas qu'il y ait dans la littérature française rien d'aussi opposé à la beauté, à la vérité, à l'idéal et à la nature de Dieu que ce roman de Bernardin de Saint-Pierre, rien qui révèle un naturalisme plus pur, rien qui nous fasse oublier et dédaigner davantage l'âme spirituelle et immortelle dont Dieu a voulu nous embellir, rien qui nous éloigne plus du but auquel nous sommes destinés par la miséricorde et la bonté de notre divin Créateur. Mais ils t'ont plu ces deux jeunes gens. Paul et Virginie ont à tes yeux des charmes indéfinissables parce que leurs sentiments s'harmonisent parfaitement avec les tiens, parce que leur manière de concevoir la vie est aussi ta manière, ce qui est d'ailleurs très *naturel* dans une âme que le surnaturel n'a pas encore

imprégnée et ne domine pas. Et c'est le cas général à ton âge.

Je viens de lâcher un mot qui t'effraye ; tu ne l'attendais pas, j'en suis sûr : j'ai parlé du surnaturel. Je ne veux pas insister aujourd'hui sur l'importance et le sens de ce mot. Mais ce que je constate et ce que je veux te faire remarquer c'est que ce mot te fait dresser les cheveux sur la tête et que tu trouves étrange de le rencontrer ici, sous la plume d'un profane, car sa place est évidemment au milieu d'un sermon et il ne doit se trouver que sur les lèvres de monsieur le Curé. Je te le répète : je constate seulement, me réservant de te donner une autre fois sur ce point essentiel toutes les explications désirables.

Et c'est des principes qui précèdent, absolument faux et mauvais, que nous tirons des conclusions qui ne sont que des chimères, pour ne rien dire de plus.

On nous dit, et nous récitons tous les jours une prière dans laquelle nous disons nous-mêmes que ne nous sommes que dans une vallée de larmes *in hac lacrymarum valle*, mais nous ne le croyons pas. Et quand on nous dit avec Saint Paul que la vie de l'homme est un combat sur la terre, nous ne comprenons pas même les mots du grand Apôtre. Nous ne comprenons pas que, pour vivre, il nous faudra combattre, travailler et souffrir. Ce que nous croyons c'est qu'il y aura peut-être une exception pour nous. Nous nous représentons le monde comme un vaste jardin tout rempli de fleurs, de belles fleurs qui s'épanouissent à notre passage, et qui n'attendent que notre main pour se laisser détacher de leur tige. Et nous cueillerons de grandes gerbes sans subir les injures des ronces !

Allons, mon cher, je te le demande : pense-t-on à autre chose lorsque l'on se promène sous les platanes de la grande Allée, au pied du vieux clocher d'Agaune, sous les beaux platanes qui jetaient à profusion sur nous leur ombre généreuse ? Voyons-nous autre chose qu'un brillant soleil quand alors nous jetons des yeux curieux et avides par delà le voile

mystérieux qui nous cache l'avenir plus mystérieux encore ? Et lorsqu'en été, pendant les promenades du soir sur les bords du Rhône, pleins de grandiose poésie, nous regardions sur la dent de Morcles expirer les dernières lueurs d'un beau jour dans le ciel bleu marqué des premières étoiles, nous pensions qu'ainsi finit la vie de l'homme, et qu'après un jour également plein de soleil, nous déclinions lentement, lentement, pour disparaître enfin dans le ciel bleu tout brillant d'étoiles...

Ce sont là des rêves, dis-tu, des *rêves* parfaitement innocents et qui ne sont pas tout à fait dépourvus de charmes. Je veux bien te l'accorder, puisque tu y tiens. En vérité, je ne vois pas là l'ombre d'un mal : la jeunesse en est peut-être plus joyeuse, mais la gaîté n'est pas un crime. Cela prouve aussi que « tout le but de l'homme est d'être heureux » et que nous tendons constamment vers le bonheur. Mais prenons bien garde à ceci : « Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien ; et la source de tout le mal, est de le mettre où il ne faut pas. » Ce n'est pas moi qui dit cela, c'est Bossuet. Les rêves de jeunesse ne sont pas un mal, non ; mais il ne faut pas mettre là son bonheur. Où le mal commence c'est quand on prend des rêves pour des réalités ; c'est quand, arrivé à un âge — et tu es arrivé à cet âge — où il faut songer sérieusement aux affaires sérieuses, on ne sait pas distinguer les affaires sérieuses de celles qui ne le sont pas, le vrai et le faux se confondent dans l'esprit et le plus souvent on se décide pour le faux. Où le mal commence, c'est quand, arrivé au moment de préparer, d'édifier en quelque sorte son avenir, on prend pour fondements de son édifice des choses qui en réalité sont des pétards ! Et la construction s'effondre avant d'être achevée !

Mon cher ami, à vingt ans l'on bâtit. Mais n'allons pas bâtir des châteaux en Espagne ! Restons chez nous et laissons les châteaux de côté. Une maison toute simple, mais

solide fera mieux notre affaire. Choisissons seulement un bon terrain, une terre solide, de préférence un rocher ferme, c'est le conseil de l'Évangile; et nous bâtirons sur ce rocher une maison que ni la pluie, ni les vents, ni les orages ne pourront ébranler.

Mais ceci fera l'objet d'une autre lettre. J'irai m'installer à l'ombre, dans mon petit bois, aux pieds des hêtres et des sapins, j'écouterai la musique des merles, je regarderai le Ciel où se promènent les nuages, et là, loin du monde et de ses plaisirs mauvais, loin des folies humaines, seul devant les merveilles qui racontent les gloires de Dieu, je chercherai un peu d'idéal, un peu de grandeur pour mettre dans notre vie.

PIERRE DES HUTTES